

« La tour » et « les objets parlent »

Solange Lévesque

Numéro 43, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1987). Compte rendu de [« La tour » et « les objets parlent »]. *Jeu*, (43), 144-147.



«la tour» et «les objets parlent»

La Tour, spectacle conçu et interprété par Anne-Marie Provencher. Effets d'éclairage et régie: Carole Caouette; environnement: Marie Décarv et A.-M. Provencher; univers sonore: Catherine Gadouas. *Les objets parlent*, spectacle conçu et mis en scène par Jean-Pierre Ronfard. Décor et accessoires: Yvan Gaudin, assisté de Diane Coude; éclairages et production: Mousseau; effets spéciaux: Stéphane Roy; environnement sonore et musique: Jean Sauvageau; régie: Annick Nantel; manipulateurs: Diane Coude, Yvan Gaudin, Bénédicte Ronfard, Bernard Bergeron, Stéphane Roy et Martin Saint-Onge. Productions du Nouveau Théâtre Expérimental, présentées à l'Espace libre du 30 septembre au 2 novembre 1986 (*la Tour*) et du 3 au 20 décembre 1986 (*Les objets parlent*).

la tour et les objets parlent ... et prouvent qu'ils ont une âme

Cet automne, le Nouveau Théâtre Expérimental renouait avec ses objectifs originels en présentant deux spectacles tout à fait expérimentaux, très audacieux dans leur conception, mettant à contribution des objets et une tour. Dans le premier spectacle, ces objets devenaient personnages; dans le second, une vraie tour servait d'espace de jeu, et son histoire constituait le point de départ de la trame dramatique.

Cette tour jouxte l'ancienne caserne transformée en Espace libre depuis 1980. Elle servait aux pompiers qui l'escaladaient pour y faire sécher les tuyaux mouillés après les incendies. À force de travailler près de la tour, Anne-Marie Provencher s'y intéresse, retrace son histoire, et décide d'exploiter à des fins théâtrales ce bâtiment tout en hauteur, que l'on a souvent regardé sans le voir. Elle conçoit et écrit un spectacle dont elle

sera l'unique personnage, ayant pour partenaires dans cette aventure un seul spectateur à la fois, ainsi que la tour elle-même, qu'elle présentera à ce spectateur.

Le spectacle consiste dans l'ascension de la tour, dont les parois intérieures sont flanquées de petits escaliers de bois et de paliers. À mesure que le spectateur-visiteur, accompagné, précédé ou suivi de la comédienne, escalade la tour, s'effectue une progression vers l'intimité; Provencher raconte d'abord l'histoire de la tour, la situe dans son environnement, et procède à ce qu'elle appelle l'«éveil» du bâtiment. Puis elle nous guide dans un tour imaginaire des tours du monde: la tour Eiffel, la tour de Pise, la tour de Londres, la tour de Nesle, etc., qui sont évoquées à l'aide d'objets, de photographies ou de graffiti. Enfin, elle nous invite à la suivre. Au fil des étages, elle nous présente des personnages, évoqués eux aussi par le texte ou par des effigies. Chaque palier constitue une halte, ponctuée par un thème: l'amour, le vieillissement, l'énigme de l'avenir, la mort, le besoin humain de laisser une trace. À plusieurs occasions le personnage protéiforme de Provencher fait allusion à des expériences personnelles, mais le climat demeure nettement celui du théâtre, c'est-à-dire que nous nous sentons en pleine fiction, et que jamais un narcissisme de mauvais aloi ne vient brouiller la situation. Le climat peut devenir très intime, mais c'est d'abord d'une intimité avec nous-mêmes qu'il s'agit.

La Tour, spectacle conçu et interprété par Anne-Marie Provencher. «Chaque palier constitue une halte, ponctuée par un thème: l'amour, le vieillissement, l'énigme de l'avenir»... Photo: Gilbert Duclos.

Au dernier palier de la tour, la comédienne déguisée en gitane nous lit dans les lignes de la main, puis nous propose de laisser une trace de notre passage, en trempant notre main dans une jatte de gouache orange, puis en l'imprimant sur une feuille de papier, qu'elle suspend ensuite aux crochets qui servaient à suspendre les tuyaux. La visite s'achève sur la découverte de la ville, à travers une des petites fenêtres du sommet.

La condition singulière que la conceptrice imposait: la présence d'un unique spectateur, en compagnie d'une seule comédienne, forçait la relation qui allait s'établir entre ces «personnages» à conserver clarté et légèreté; pour respecter cette condition, il fallait jouer toujours à la frontière du mensonge; ce qui, de mon point de vue, était parfaitement réussi.

Pour le spectateur, c'était une expérience assez troublante que de se voir privé des réactions d'autres spectateurs. Il y avait place pour une participation, pour qu'un dialogue s'établisse, si on le désirait, avec la comé-

dienne, mais je n'en ai pas eu envie; c'était bon de se laisser raconter des histoires; une participation verbale eût, je le crains, rompu le charme. La limite inhérente à cet événement, c'est que quatre-vingt-dix spectateurs seulement ont pu voir *la Tour*.

Jean-Pierre Ronfard, à qui rien ne fait peur semble-t-il, a misé, lui, sur la personnalité des objets eux-mêmes, sans la médiation d'aucun texte, pour que puisse voir le jour une pièce où ces objets se mettent à parler et à se révéler. Expérience aussi stimulante que déroutante pour le spectateur qui, juché sur des estrades mobiles, est lui-même déplacé comme un objet, entre les dix scènes ou actes qui constituent le spectacle. Placés devant divers environnements, assemblages thématiques ou pièces d'une maison (cuisine, salle de bain, chambre à coucher, bureau de travail...), nous devenons témoins de la vie secrète des objets qui sont tourmentés par le vent, par le passage du temps, par la lumière et les ombres, par l'usage qu'en font leurs propriétaires, et qui révèlent docile-



Les objets parlent. «Un minutieux relevé archéologique des chemins quotidiens». Photo: Yves Dubé.

ment le style de vie, l'âge, les activités et les états affectifs de ces derniers. Il s'agissait en somme d'un minutieux relevé archéologique des chemins quotidiens où, par des indices parfois subtils, on est amené à retracer le passage de quelqu'un, les effets de la température, les petits drames humains et les fêtes qui agitent et usent les objets. En excitant notre curiosité, ces objets-là finissent par nous posséder, par nous amener à décoder leur vie, leur sens, leur langage.

À l'entrée, on remettait à chaque spectateur un magnétophone à cassette sur lequel des textes d'auteurs qui ont été fascinés par les objets étaient enregistrés. Chacun pouvait en disposer comme il voulait: les écouter à son gré pendant tout le spectacle. Pour ma part, j'ai préféré les silences, les environnements sonores, les bruits secrets ou discrets (un pétale qui tombe d'une fleur, un feuillet chassé par le vent), parfois intempestifs (un couteau électrique) des objets.

Dans ce parcours sans paroles où l'on était menés par des «manipulateurs», qui nous «roulaient» d'une scène à l'autre, il s'établissait aussi une sorte de crescendo vers un espace très personnel; habituellement, on s'intéresse d'abord aux gens, plus qu'à leur environnement ou à leurs objets; dans *Les objets parlent*, on en arrive à être intrigués par des personnes imaginaires, à travers la découverte et l'observation progressive de leur environnement quotidien, ou à travers les choses qu'ils ont laissées dans leur sillage: ex-voto d'infirmités, bicyclette, accessoires de golf.

C'était une expérience pleine de fraîcheur et d'audace, qui requérait, de la part du spectateur, beaucoup de disponibilité; une aventure où il fallait faire silence en soi pour entendre la voix de ces objets, et derrière eux, la voix de ceux qu'on croit qui les possèdent. Une expérience qui n'eût pas déplu à Gombrowicz, à Sarraute et à Ponge.

solange lévesque

«woyzeck»

Texte de Georg Büchner; traduction française: Bernard Dort. Mise en scène: Gilbert David; décor, costumes et éclairages: Michel Demers; vidéographie: Martin L'Abbé; musique originale et conception sonore: Michel Robidoux; coiffures et maquillages: Jeannine Boucher; régie: Sylvain Racine; technicien: Léo Lagassé. Avec Ginette Chevalier (Marie), Jacques Cousineau (le Capitaine, le forain), Benoît Geoffroy (le Tambour-Major), Claude Godbout (le fou et Andrés), Benoît Lagrandeur (Woyzeck) et André Thérien (le Docteur, le Bonimenteur et le Juif). Une production autogérée du Groupe d'Action Théâtrale, présentée au Théâtre de la Veillée, du 3 au 25 janvier 1987.

«il est un cas intéressant. le sujet woyzeck.»

Le défi était de taille. Troisième pièce, inachevée, de Georg Büchner, emporté par le typhus à l'âge de vingt-quatre ans, *Woyzeck* apparaît, 150 ans après sa rédaction, comme une œuvre authentiquement universelle, porteuse en germe du théâtre épique et social, du théâtre de l'absurde et du théâtre psychanalytique. Écrite en 1837 et créée à Munich en 1913 seulement, cette œuvre continue d'exercer un grand pouvoir d'attraction auprès des gens de théâtre. Depuis 1889, pas moins de huit traductions françaises de cette pièce ont vu le jour (les traductions du livret de *Wozzeck*, l'opéra d'Alban Berg créé en 1925, mises à part), la plus récente étant celle de Bernard Dort pour l'École nationale de Strasbourg, en 1984. Ce n'est pas tant l'image de l'Allemagne qui fascine ici que le génie prémonitoire de ce jeune Allemand, docteur-philosophe-dramaturge, qui a réussi à englober dans ces «fragments d'un drame» toute la problématique sociale et individuelle de son époque — et de la nôtre —, toute l'angoisse et la dérision d'un univers sans issue, dominé par l'inégalité des rapports de force, par la hantise de l'argent et de la mort.